

Boulai, de la Meurthe, lui succède et propose une commission spéciale, vû que les commissions réunies ont trop d'ouvrage pour s'occuper des observations qui viennent d'être présentées. Sa proposition est adoptée; et la commission est composée de onze membres. Boulai ensuite reprend la parole pour accuser Merlin et Réveillère-Lépeaux, qu'il regarde comme les fléaux de la République. Il ne leur reste plus qu'à quitter volontairement leurs fonctions. Effectivement, sur les cinq heures, un message du directoire annonce que les citoyens Merlin et Réveillère - Lépeaux, ont donné leur démission. Le conseil a aussitôt procédé à leur remplacement; Roger-Ducos succède à Merlin et Moulins (général) à Réveillère-Lépeaux.

Le conseil s'est ensuite occupé des dilapidations, et a envoyé un message au directoire, pour qu'il mette, en accusation, l'ex-ministre Schérer.

Par un de ces premiers actes, le directoire, nouvellement réorganisé, rapporte l'arrêté qui traduisait Championnet devant un conseil de guerre, et le remet en activité de service.

Par un autre arrêté du 4, il destitue François, de Neufchâteau, du ministère de l'intérieur, et le remplace par Quinette, régisseur de l'enregistrement des domaines. Par un nouvel arrêté du 5, la démission de Duval, ministre de la police générale, est acceptée, et il est remplacé par le citoyen Bourguignon, substitut du commissaire du directoire exécutif près le tribunal de cassation.

Tel est le précis rapide des événemens qui viennent de se passer sous nos yeux. La liberté de la presse va nous découvrir bien des vérités

et faire paraître bien des mensonges ; mais quelqu'en soit le résultat , nous ne craignons pas de dire que cette espèce d'inquiétude, qui en doit naître , est aussi utile à la liberté , que le silence et le calme que l'on commande , lui sont funestes. Pour le certain , quand une République est dans un profond repos , c'est que la liberté y est contrainte. C'est la pensée de Montesquieu.

Nos revers réjouissent beaucoup nos ennemis. Il est facile de voir qu'ils ne sont pas accoutumés à nous vaincre. Déjà *M. Pitt* , qui veille sans cesse pour notre ruine , caresse avec plus de plaisir que jamais sa chimère favorite ; déjà il voit la France envahie , et les Russes qu'il paie , devenus nos maîtres. Il en parle avec une presque certitude dans la chambre des communes , et , tout en demandant les subsides nécessaires à ces grands et magnifiques projets , il laisse entrevoir le but, fort utile à la Grande-Bretagne, qu'il se propose ; il ne s'agit pas seulement de nous faire rentrer dans nos anciennes limites , les demi-sauvages du Nord doivent nous ramener à nos anciennes mœurs ; c'est sous le joug des rois que nous devons être réunis. Un autre anglais , plus patriote encore , et sans doute plus sûr des beaux projets de *M. Pitt* , s'écrie que la France même doit disparaître , et qu'elle ne peut subsister en même-tems que l'Angleterre. On pourrait renvoyer ces raisonnables messieurs à la peau de l'ours qui n'est pas encore tué. *M. Tjerney* , en s'opposant avec force au subside que l'on demande , nous a rendu justice ; il nous a jugé tels que nous devons avoir le courage de nous juger. Nous nous sommes laissé avilir par une multitude de vampires , qui , marchant à la

suite de nos guerriers , sont tombés sur leurs conquêtes comme sur une proie qui leur était due , ont pillé , volé , et rendu le nom français méprisable aux yeux mêmes de ceux qui nous admiraient et nous tendaient les bras. Les malheureux ! ce sont eux qui nous ont fait le plus de mal , ils nous ont perdu de réputation , ils nous ont aliéné les cours de nos voisins ; ils sont nos plus cruels ennemis. Déclarons leur enfin la guerre ; qu'ils n'aient pas l'insolence de venir jouir sous nos regards indignés des fruits de leurs crimes ; que l'or du coupable cette fois-ci ne nous en impose point , et que ce ne soit plus un vain mot que celui de *vengeance contre les dilapidateurs* ! Il faut que ces monstres , quelque soit les rangs qu'ils aient occupés , soient punis pour l'honneur et le bonheur de la patrie ; pour la consolation et la sécurité de l'honnête citoyen , il faut qu'ils soient punis en réparation des torts qu'ils ont causés à nos armées. Les galères les réclament ; qu'ils soient marqués du sceau d'une opprobre éternel ; et malheur à ceux qui , tenant les lois dans leurs mains , fléchiront devant le crime apulant , car ils partageront leur infamie et la haine publique que ces vampires ont méritée ! Qu'un grand exemple soit donné , et qu'à l'avenir , la carrière du crime devienne plus dangereuse , le malhonnête homme tremble de se laisser entraîner à ses penchans vils et criminels. Tel est le vœux de tous les Français.

C A I L L E A U , Éditeur - Propriétaire.

M E R C U R E
D E F R A N C E,

Décadi, 20 Messidor, an 7.

8 Juil 1799

P O É S I E S.

A M E S T O U R T E R E L L E S.

VOUS, qui, loin du séjour où le ciel vous fit naître,
Dans mon humble réduit, ignorez, sous un maître,
Les douceurs de la liberté;
Vous savez, tendres tourterelles,
Si c'est moi dont les mains cruelles
Vous imposent le joug de la captivité.

VOUS m'en êtes témoin, couple fidèle et tendre;
J'ai voulu, mille fois, à vous même vous rendre,
Et vous dégager de vos fers.
Mais ma tendresse est inutile,
Vous préférez mon simple asyle
Au libre aspect des cieux, à l'empire des airs.

LOIN de moi, dès l'enfance, à vos forêts ravies,
Par des liens dorés vous futes asservies
Aux lois d'un perfide oiseleur.
Funeste effet de l'habitude,
Bientôt pour vous la servitude
Eut de la liberté le charme séducteur.

HÉLAS! de la candeur est-ce donc le partage!
 De croire ainsi trouver, au sein de l'esclavage,
 La paix et la félicité.
 Détrompez-vous, jeunes compagnes,
 La paix habite les campagnes,
 Il n'est de vrai bonheur qu'avec la liberté.

ALLEZ, sachez quitter un maître qui vous aime,
 Partez sans différer, si vous m'aimez de même,
 Osez vous soustraire à mes lois;
 Votre amitié n'est que folie,
 Si pour ce beau nœud qui vous lie,
 Il vous faut renoncer au premier de vos droits.

QUE tardez-vous, partez, rompez enfin vos chaînes,
 Mes vœux sont superflus, mes paroles sont vaines;
 Dans vos fers vous voulez mourir.....
 Il est en France plus d'un sage
 Qui ne fait pas meilleur usage
 Des biens que la raison a su lui conquérir,

J. M. S.

F É T E

*Pour Madame *** , sous le titre de MINERVE.*

M E R C U R E.

AIR : *Amis, chantons à pleine voix,*

MERCURE est descendu vers vous ;

Il se sent en goguette.

Aux fêtes, il faut quelques foux

Et des airs de goguette:

Avec des grelots aux deux bouts,

J'agite ma baguette,

DE FRANCE.

75

JE me suis fait tort quelquefois,
Par de certains messages ;
Ambassadeur en tapinois,
Mon honneur fut à gages ;
Mais aujourd'hui , sous d'autres lois,
J'annonce des hommages.

DE Minerve , à l'air trop pédant,
Quelquefois , l'on se moque.
Mettez l'égide à ce bras blanc,
Et ce casque pour toque ;
Vous porterez bien plus gaîment,
La guerrière défroque.

VOUS allez voir bien du tracas ;
Le ciel met pied à terre.
Dieux et déesses sur mes pas,
Amènent cour plénière ;
Mais ce magnifique embarras
N'est fait que pour vous plaire.

LES TROIS GRACES.

LA PREMIÈRE.

AIR : *Ma! broug s'en va en guerre.*

NOUS avons l'avantage
D'embellir encor le jeune âge,
Nous avons pour partage ;
D'orner jusqu'aux attraits.
Oh ! pouvons-nous jamais,
Trouver de nos secrets,

D 2

MERCURE

Mieux que chez vous l'usage ?
 Dans votre air , dans votre langage ,
 Plaire , est votre apanage ,
 Sans aucun *si ni mais*.

LA DEUXIÈME.

SANS aucun *si ni mais* ?
 Pour moi , je gagerais ,
 De Vénus , la ceinture ,
 Qu'il n'est point de beauté plus sûre ,
 De faire , aux cœurs , blessure ,
 Et d'en troubler la paix.

LA TROISIÈME.

ET d'en troubler la paix.
 Vous avez , de nos traits ,
 Le triple caractère ;
 Grâce noble , tendre et légère :
 Nature ne fit guère
 Que pour vous , tant de frais.

L'AMOUR.

AIR : *Du vaudeville de Figaro.*

JE vous offre mon armure ,
 Vous connaissez ces joujoux ;
 Ils ont fait mainte pique ;
 Mais sur qui ? jamais sur vous ,
 D'une main adroite et sûre ,
 Vous avez sù les lancer
 Sans vous en laisser blesser.

F L O R E .

AIR : *C'est bien doux , c'est bien doux.*

RECEVEZ, ici, de mes mains,
 Joli bouquet, formé de roses;
 C'est pour vous qu'elles sont écloses,
 Dans le plus beau de mes jardins.
 Aucune épine n'environne
 Le présent dont je vous couronne :

L'amitié,
 De moitié,
 Avec moi, le donne.

L' H I V E R .

AIR : *Des Trembleurs.*

MALGRÉ les ennuis de l'âge,
 Dont rien ne me dédommage,
 Et la goutte qui m'outrage,
 Tout autre, ici, je me sens.
 Le fripon d'amour, tracasse
 Un vieillard dessous la glace,
 Et me rend encor vivace;
 On aime dans tous les tems.

LORSQUE distrait de mes rides,
 Avec des regards avides,
 Je vois vos grâces timides,
 Comment me persuader,
 Qu'avec le jonc qui m'étaye,
 Et ma langue qui bégaye,
 Et quelques manteaux que j'aye,
 Je sois fait pour les garder.

MERCURE

DIANE.

AIE : De la Chasse de la garde.

QUEL charme à la chasse,

De suivre ; à la trace,

Le cerf, le daim.

Aux appels de l'airain,

Diane préfère

Bien souvent la terre,

Aux passe-tems

Des divins habitans.

La douce ivresse

D'une chasseresse,

Ce qui l'intéresse,

C'est la liberté,

Bien de réserve,

Et qui, de Minerve,

Fait la volupté,

La félicité.

Quel charme, etc.

• • • • •
 • • • • •
 • • • • •

M O M U S.

AIR : Vivent les fillette s.

C'EST moi qui fait rire

La terre et les cieux :

Je vis de délire

Et de vin moussenx.

Fête est mal finie,

Si je n'ai mon tour ;

Sagesse est folie

Dans un si beau jour !

J'AI mis dans le monde,
 Par mes jeux divers,
 La source féconde
 De mille travers.
 Le charlatanisme
 Et les fous des cours,
 Et le mesmérisme,
 Et les calembourgs.

CE fut ma marotte
 Qui fit les pantins ;
 Brevets de calote
 Sont mes parchemins ;
 D'à-propos de botte,
 Mes discours sont pleins ;
 J'armai dom-Quichotte
 Contre les moulins.

A moins qu'on ne rie,
 Que sert d'être dieux ?
 Qu'on me porte envie
 Jusque dans les cieux.
 Je vois là, Minerve,
 Qui règne en ces lieux,
 Sourire à la verve
 De mon chant joyeux.
 A moins, etc.

(1) feu LE MIERRE.

(1) Ces couplets, jusqu'à présent inédits, avoient été donnés, par l'Auteur, au citoyen J. B. C. GRAINVILLE, qui, en 1788, rédigeait les *Étrennes du Parnasse*.

*Explication de la Charade, de l'Énigme, et
du Logogriphe du numéro précédent.*

LE mot de la Charade est *Passy* ; celui de
l'Énigme est *Énigme* ; celui du Logogriphe est
Taureau.

CHARADE.

VOUS déplaitez, chacun vous fronde ;
En voici l'unique raison :
Vous êtes mon premier, Cléon,
Par ce défaut honteux on choque tout le monde.
Lorsque Phœbus cache ses feux dans l'onde,
Imprudens voyageurs, redoutez mon dernier.
Le berger Corydon chante sur mon entier,
Ses fidelles amours pour la belle Raimonde.

J. M. BAUDIN aîné, de Nantes.

ÉNIGME.

JUGEZ, Iris, quel est mon triste sort,
Et combien du votre il diffère :
Par-tout on s'empresse à vous plaire,
Tandis que moi l'on me haït à la mort ;
Sans cesse on cherche à me détruire.
Aussi pour parler franchement,
Je ne dois pas attendre un meilleur traitement,
Car, en tous lieux, je ne saurais que nuire.
Me voilà, belle Iris, du côté féminin :
Ce sexe, vous voyez ne m'est pas favorable ;
Mais, si je deviens masculin,

Je suis beaucoup plus agréable;
Et sans trop discourir, par un charme vainqueur,
De quiconque vous voit je captive le cœur.

L O G O G R I P H E.

Du destin qui fait tout, quelle chance diverse!

Debout, de Mahomet je suis un descendant;

Mais aussitôt qu'on me renverse,

Du rimeur je fais le tourment.

L. D. B.

M É L A N G E S.

G I L L E O U L E M A S Q U E ;

C O N T E V E R T E T B L E U

Aussi moral que bien d'autres.

LES contes corrigent, dit-on, je n'en sais rien; tout ce que je sais, c'est qu'il y a long-tems que l'on fait des contes et des sottises. Les uns consolent des autres. Faisons aussi un conte pour l'instruction du genre humain; ce sera toujours cela de plus, et j'aurai le droit de dire: ce n'est pas ma faute si le genre humain ne se corrige pas.

Gille dormait, et dormait avec tout le calme d'un honnête homme qui n'a pu encore être coquin. Il était pauvre et croyait, par cela même, avoir le droit de songer à la fortune. Qu'elle lui vint d'une manière ou d'une autre, cela l'inquiétait assez peu : il la cherchait, et la voulait.

La voulait ! cela dit beaucoup ; méditez, gens de bien.

Mais je disais qu'il dormait. Survient une fée.... Oui, citoyens, une fée ; cette jolie, que vous connaissez tous aussi bien que moi, dont la voix si douce murmure sans cesse à votre oreille, et vous dit : allonge la main, mon ami ; c'est pour toi cela. Un autre la nommerait le démon des fripons ; mais ce rustaut-là serait trop crûment honnête homme. Dans notre siècle il faut être plus poli ; on doit des égards à beaucoup de gens ; et je nommerai la fée de Gille, la fée de l'intérêt. Elle tenait un masque, et elle s'écria : allons, debout ! quand on songe à moi on ne dort guères. Mets ce masque, il est fait de la peau d'un Caméléon et prend toutes les couleurs. C'est un riche présent que je te fais-là. Marche, mon fils ; prudence et mon masque, le sort est pour toi.

La fée disparut, mais son influence

et le masque restèrent. Gille se sentit un courage singulier, et ne désespéra plus de rien. Le lendemain il parut à sa section : il avait une forte voix, et il enchantait toutes les oreilles. Son masque avait la couleur du jour, et tout le monde s'écria : oh ! le brave homme que Gille. On le fit président. C'était quelque chose, et, dit-on, sagement, le premier pas décide du reste. Le char de la fortune court comme le vent, on ne l'attrape pas toujours ; mais quand on le tient une fois et qu'on a su s'y cramponner, on volerait au diable avec.

Gille fit des affiches et des journaux, où il eut soin de dire qu'il était un fort honnête homme, qu'il aimait singulièrement sa patrie, et chacun le crut. On croyait facilement alors. Il fut député ; et cela au Monomotapa ;

Car les *sots* de ce pays-là,
Sont bien plus sots que ceux du nôtre.

Je ne voudrais pas mettre Gille en France ; on se mocquerait de moi, et je serais fort fâché que cela arrivât. N'avons-nous pas trop d'esprit pour être dupes des masques ? C'est bien à nous qu'on en fait accroire ! Gille était donc député du Monomotapa. Il fut envoyé en mission dans son département. C'était

aller au Pérou même , dans cet heureux tems-là ; il fit sa fortune. A vous dire la vérité à l'oreille , c'était bien le plus franc scélérat que la nature eut vomie dans un moment d'horreur ; mais il avait son masque , on n'en voyait rien ; et ce masque changea avec toutes les opinions : Gille ne fut pas pendu.

Au contraire , il eut des châteaux et des équipages. Madame Gille vécut fort gaîment au milieu de l'ignominie. C'était pour elle que Tivoli était illuminé et que Velloni faisait des glaces ; c'était pour elle que les plaisirs naissaient partout.

Gille plus profond , et toujours à l'opinion de mode , se dit : nous avons été assez coquin pour avoir acquis la facilité d'être honnête homme. Cent mille livres de revenu peuvent dispenser d'être voleur : ayons de la probité maintenant.

Fort bien dit ; mais la fée fut impuissante cette fois-ci. Le masque ne put jamais représenter un homme de bien. Gille en fit cependant la grimace ; on en rit ; en attendant la justice , on prit plaisir à dire :

Gille a beau faire , il sera toujours Gille.

Pour moi , je suis fort content qu'au

Monomotapa, après avoir été coquin, on ne puisse plus dire : *je suis un honnête homme*. Gille s'en plaint; mais un génie assez triste, qu'on nomme le *repentir*, lui répète chaque jour pour consolation : *il falloit l'être*.

PIERRE BLANCHARD.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

L'ORNEMENT DE LA MÉMOIRE ,
*maximes , sentences et pensées in-
génieuses , mises en quatrains et en
distiques , d'après les anciens mo-
ralistes , ou ANTHOLOGIE MORALE ;
par François de Neufchateau , avec
cette épigraphe :*

Tout ce qu'on peut faire dans l'âge mûr ,
c'est de pratiquer les leçons qu'on a
reçues dans l'enfance.

ENCYCLOPÉDIE , *Philosophie des Grecs.*

*Paris , chez la veuve Cailleau , rue
André-des-arcs , n^o. 28.*

CET ouvrage , comme l'indique le titre , est destiné à la jeunesse. Il peut être utile encore à l'âge mûr : les maximes qu'il contient sont celles des

sages ; elles peuvent servir d'avertissemens salutaires , de règles de conduite. « C'était une coutume chez les Grecs de faire apprendre à leurs enfans les *sentences* des poètes , et elle était fort ancienne dans la Grèce. César assure que la même chose se pratiquait dans les Gaules. Les jeunes gens tiraient de cette sorte d'étude trois avantages considérables. Elle exerçait la mémoire , ornait l'esprit et formait le cœur. Ce dernier avantage était celui qu'on avait principalement en vue. On voulait inspirer de bonne heure à la jeunesse la haine du vice et l'amour de la vertu ». (*Encyclopédie* , tome XV , page 56).

Nous n'ajouterons rien pour démontrer l'utilité de ces sortes d'ouvrages , qui sont , en quelque sorte , le suc des meilleurs , et combien un jeune homme peut y puiser de connaissances et de sentimens propres à le guider et à le soutenir dans le chemin de la vertu ; nous nous contenterons de citer à nos lecteurs quelques quatrains et quelques distiques : c'est en faire l'éloge.

Le calme philosophique.

Eh ! de quoi voulez-vous qu'un sage s'inquiète ?

Qu'on batte le tambour, qu'on sonne la trom-
pette,

Il demeure tranquille au milieu du fracas :

La sagesse sait bien qu'on ne la cherche pas.

Le Phénix.

Pour être homme de bien, si l'on doit se
prescrire

De ne nuire à personne et d'être utile à tous :

O mes contemporains ! vous l'oserai-je dire ?

Hélas ! qu'un honnête homme est rare parmi
vous !

De l'influence du gouvernant.

Sous un *roi juste et bon* (1), le peuple aime
la vie :

Un gouvernement dur lui fait haïr son sort ;

Et l'invincible horreur, qui suit la tyrannie,

Instruit notre faiblesse à mépriser la mort.

Marcus Curius.

Ce vénérable Curius,

Bon-homme dans ses champs, et grand-homme

à la guerre,

Triompha des Sabins, fut vainqueur de Pyrrhus,

Et revint labourer la terre.

Caractère de la sagesse.

Du sein d'un remords salutaire,

La vertu peut renaître et l'honneur peut sortir ;

(1) Cet ouvrage était écrit avant la révolution.

Mais n'y comptons pas trop. Il vaut mieux ne rien faire

Dont on doive se repentir.

A un avare ambitieux.

A quoi te servira , dans ton parc solitaire ,
De joindre à tant d'arpens , tant d'arpens en-
vahis ?

Dépouille tes voisins , ou ferme ton pays ,
Et demeure tout seul au milieu de la terre.

Le vrai trésor.

La gloire , les trésors , les honneurs et leur
pompe ,
Tout peint notre néant , tout nous fuit , tout
nous trompe ;
Mais un cœur noble et grand , à la vertu
formé ,
Dans le sein d'un mortel est un Dieu renfermé.

Consolation des malheureux.

Pour mettre un terme aux maux qu'ici bas
on endure ;
La mort est un présent que nous fit la nature.

Les trois Dieux de ce monde.

Aimez-vous trop l'honneur , le plaisir et
l'argent ?
Vous êtes insensé , malheureux et méchant.

A un honnête homme pauvre.

Le méchant s'enrichit ; mais dis moi : voudrais-tu ,
Pour tout l'or du méchant , abdiquer la vertu ?

Mot de Théocrite.

Eh ! pourquoi voulez-vous qu'on pense et qu'on écrive ,
Lorsque l'ame est contrainte et la plume captive ?
Ce qu'il faudrait écrire , un censeur le proscrit ;
Ce qu'il ne proscrit pas , ne doit pas être écrit.

Nous terminerons cet extrait par un reproche à l'auteur ; c'est de n'avoir suivi aucun plan , et d'entasser au hazard ses maximes les unes sur les autres. Pour attendre plus sûrement le but proposé , elles devraient former un corps de morale , une instruction complete ; et une épigramme ne devait point succéder à une sentence de Senèque , ou à un mot de quelqu'illustre personnage ; il ne faudrait trouver dans un ouvrage semblable que les maximes propres à régler la vie et à faire connaître les avantages de la vertu.

P.

PRINCIPES PHILOSOPHIQUES DE CONSO-
LATION , *fondés sur la raison , pour
servir aux hommes dans leurs mal-
heureuses destinées ; imitation libre
de l'allemand de M. Weitenkampf ,
par A.-C. Cailleau. Deux volumes
in-12, ornés de figures. Paris, chez
la veuve Cailleau, rue André-des-
Arts, n.º 28.*

QUELQUES philosophes se sont amusés
à calculer la somme des biens et des
maux de la vie ; ils les ont , en quel-
que sorte , mis dans la balance , et ont
donné à l'homme quelques lumières
qui lui sont assez inutiles. Le froid et
métaphysique ouvrage de *Maupertuis*,
sur ce sujet , lui a , sans doute , coûté
quelques réflexions profondes ; à quoi
peut-il servir ? vaut-il seulement une
de ces pensées qui touchent le cœur et
amènent une douce larme sur le bord
des paupières ? Ce ne sont point les
maux de l'homme qu'il faut compter ,
ce sont des consolations qu'il faut lui
offrir ; et c'est de son cœur même qu'il
faut les tirer. C'est ce qu'a fait l'auteur
de l'ouvrage que nous annonçons.
L'homme est souvent malheureux , mais
il est né pour le bonheur , son cœur en

est insatiable ; mais le bonheur fuit légèrement devant lui ; et il ne lui reste qu'à se consoler de la perte de cette ombre fugitive. C'est alors qu'il doit faire un retour sur lui-même ; qu'il doit considérer la vanité des objets qui l'environnent , la brièveté de la vie , ce phosphore d'un moment qui , par hazard , brille , dans le cours de l'éternité , au milieu de la nuit du néant. Devons-nous tant nous plaindre de ce que nous souffrons , lorsque c'est pour si peu de tems ? Ne devrions-nous pas plutôt rendre mille actions de grace d'avoir reçu la vie , qui , quoique courte et pénible , n'en est pas moins le plus grand bienfait ? C'est le bienfait d'un Dieu ; tout nous l'annonce , et c'est vers lui , qui est notre principe , que nous devons tourner nos derniers regards , et en lui que nous devons placer notre fin. Il nous devient une grande source d'espérance : avec la croyance d'un Dieu , et une vie juste , il n'est rien que nous puissions espérer ; et c'est de là que l'homme juste et sage tire les plus solides consolations nécessaires au milieu des maux de la vie ; c'est de là qu'il tire un baume salutaire pour chaque plaie de son cœur. Tel est le principe le plus sûr de consolation , que notre